



LUNDS
UNIVERSITET

La nostalgie de la Russie et le pays merveilleux : la France

Une étude d'*Enfance* par Nathalie Sarraute et
La promesse de l'aube par Romain Gary

Tore Ruthér

Directeur du mémoire : Björn Larsson

HT 2015 – Romanska språk – franska

Table des matières

| | | |
|----------|---------------------------------------------------|----|
| 1..... | Introduction..... | 2 |
| 2..... | Analyse | 4 |
| 2.1..... | La ville de glace et la petite ville perdue | 4 |
| 2.2..... | La nostalgie..... | 6 |
| 2.3..... | Alésia | 7 |
| 2.4..... | Le jardin lumineux..... | 8 |
| 2.5..... | Le pays merveilleux..... | 10 |
| 2.6..... | La paix illimitée | 11 |
| 2.7..... | Les parents et la nationalité | 12 |
| 2.8..... | Le roman autobiographique | 16 |
| 3..... | Conclusion | 18 |
| 4..... | Bibliographie | 20 |

1. Introduction

Vivre une enfance séparée entre deux pays, deux langues et deux cultures n'est pas très rare aujourd'hui. Avec un grand nombre d'enfants de réfugiés venant en Europe, nous pouvons nous demander comment leurs romans vont être dans le futur. Evidemment il y a aussi un grand nombre de personnes aujourd'hui qui se déplacent en Europe et dans le monde sans être réfugiés. Comment vont-ils décrire leurs enfances divisées entre deux pays, et même parfois entre deux continents et deux cultures ?

Dans cette étude nous voulons mettre l'accent sur deux romans qui témoignent de l'enfance divisée entre deux pays. Ce sont deux romans à caractère autobiographique – *Enfance* par Nathalie Sarraute et *La promesse de l'aube* de Romain Gary. Sarraute et Gary avaient des enfances divisées entre la Russie et la France et c'est un point commun entre les deux. Mais il existe aussi des différences, évidemment, et dans cette étude nous regarderons plus en détail ces ressemblances et différences autour de leurs descriptions des lieux et de leurs sentiments envers leurs deux pays d'origine. Comment est-ce qu'ils écrivent la Russie et la France ? Quels sont les sentiments chez les personnages principaux reliés avec ces deux pays et avec les endroits où ils vivent ? Et est-ce que nous pouvons voir dans ces romans ce qui peut expliquer leurs sentiments ?

Nathalie Sarraute est née Natasha Tcherniak, en 1900 à Ivanovo. Les parents de Natasha ont divorcé quand elle avait l'âge de deux ans et elle vécut d'abord avec sa mère à Paris, et puis avec son père en Russie, avec sa mère à Pétersbourg et encore une fois avec le père et sa femme Vera à Paris. Elle avait une enfance divisée entre la Russie et la France, entre Ivanovo, Saint Pétersbourg et Paris. Plus tard, elle étudia l'histoire au Royaume-Uni, la sociologie en Allemagne et enfin le droit à Paris. Elle épousa Raymond Sarraute en 1925 avec lequel elle eut trois enfants. Nathalie était juive et c'était la raison pour laquelle elle fut radiée de son travail comme avocate en 1940. Après cette date, elle consacra son temps à la littérature. Sa première œuvre était *Tropismes*, parue en 1939. Après elle écrivit plusieurs grands romans et essais comme *L'Ere du soupçon* (1956), *Les fruits d'or* (1963) et *Entre la vie et la mort* (1968). Son roman autobiographique, *Enfance*, parut en 1983. Nathalie Sarraute mourut en 1999 à Paris.

Enfance est une collection de mémoires de l'enfance de Natasha. D'abord, le séjour avec la mère à Paris et puis quelques images qui viennent de la Russie ; sa ville natale Ivanovo, et

aussi Pétersbourg et Moscou. La plus grande partie du roman se déroule à Paris, quand elle habite chez le père et sa femme. Vers la fin, elle revoit sa mère, mais à Paris.

Romain Gary est né Roman Kacew à Vilnius en 1914. Il était de nationalité russe et il était juif. Il vécut avec sa mère à Vilnius jusqu'en 1926 quand ils s'installèrent à Varsovie. Après Varsovie, ils s'installèrent à Nice en 1928 où la mère avait un hôtel pension. Pendant la deuxième guerre mondiale il était pilote dans la Résistance en France et après la guerre il devint diplomate, aux Etats-Unis entre autres. Il épousa l'écrivaine Lesley Blanch en 1944 et puis ils ont divorcé en 1961. Après ce mariage, il se remaria avec l'actrice Jean Seberg en 1962. Ce mariage finit en 1970. Son premier roman était *Le vin des morts* (1937), mais les plus célèbres sont peut-être *Les racines du ciel* (1956), *Les cerfs-volants* (1980) et *La vie devant soi* (1975). *La vie devant soi* parut sous le pseudonyme Emile Ajar. *La promesse de l'aube* parut en 1960. Romain Gary se suicida en 1980, l'année après le suicide de Jean Seberg.

La promesse de l'aube est divisé en trois parties. Premièrement, Gary fait une petite introduction et puis il raconte sa vie à Vilnius et Varsovie. Deuxièmement, il parle du séjour à Nice et aussi de ses études à Paris. Dans la troisième partie il s'agit en gros de sa participation dans la guerre. Dans cette étude, c'est surtout les deux premières parties qui seront les plus présentes.

Vilnius était russe à la naissance de Romain Gary en 1914. Mais la Lituanie déclara sa souveraineté en 1918 après plus que 100 années sous l'occupation de l'empire Russe. Vilnius, qui est aujourd'hui la capitale lituanienne, fut attaqué par l'armée polonaise la même année. C'était la raison pour laquelle Kaunas devint la capitale de Lituanie pendant cette époque. Vilnius et Kaunas étaient habités par une grande population polonaise et juive pendant ce temps-là (A. Ghose 2009 : 214). Dans *La promesse de l'aube* Vilnius est appelé Wilno, le nom polonais de cette ville.

Il existe un grand nombre d'articles sur *Enfance* et *La promesse de l'aube*, mais nous n'avons trouvé aucun qui met l'accent sur la bi-nationalité et les descriptions des deux pays. D'ailleurs, Gallimard publia un commentaire sur *Enfance*, fait par le professeur Monique Gosselin qui est consacrée particulièrement à l'espace autobiographique (M. Gosselin, 1999). Ce commentaire sera utilisé plusieurs fois dans cette étude, puisqu'il contient une partie où Gosselin discute le sujet de cette étude, par exemple *La nostalgie de l'espace russe* et *Le côté du père en France*.

Les noms des deux auteurs sont aussi des témoignages de leurs doubles nationalités. Natasha et Roman sont les noms de naissance de Nathalie Sarraute et Romain Gary. En ce qui concerne Romain Gary il n'est pas très facile de déterminer son origine. Il a présenté des versions différentes de sa nationalité de ses parents, sa ville de naissance et aussi son nom. Nous n'avons pas réussi à trouver d'où vient le nom Gary et pas non plus la différence entre Roman et Romain. L'explication pourrait être que Romain est la version française de Roman, comme Nathalie et Natasha. Mais dans cette étude ils seront appelés Natasha et Roman, les noms qu'ils portent dans les romans. Natasha fait un peu plus de descriptions des lieux que Roman et prendra par conséquent plus de place dans cette analyse que Roman.

2. Analyse

Dans l'analyse nous regarderons d'abord les points et les endroits les plus centraux dans ces deux romans. Cette partie sera divisée en sept chapitres et puis il y aura une partie sur le roman autobiographique et l'autobiographie selon Philippe Lejeune.

2.1. La ville de glace et la petite ville perdue

Natasha est née à Ivanovo, une ville russe entre Moscou et Nijni Novgorod : « Les énormes stalactites de glace qui pendent en grappes de son toit étincellent au soleil... la cour devant la maison est couverte de neige » (*Enfance*, p. 41). Cette belle citation contient une image qui apparaît chez Natasha au seul nom d'Ivanovo ; une parmi plusieurs images de ce paysage de légende d'hiver. A la page suivante, elle décrit sa propre maison – une image qui resta « Une vraie maison de conte de Noël... et qui de plus est ma maison natale » (*Enfance*, p. 42). Ces images, surtout la dernière, témoignent d'une certaine fierté. Une fierté d'être née dans cette maison de conte de Noël.

Mais la ville qui étincelle le plus dans *Enfance* est la capitale russe de cette époque – Pétersbourg. Pétersbourg s'appelle aujourd'hui Saint Pétersbourg et était la capitale de l'Empire russe jusqu'à la révolution en 1917 : « Cette large rue bordée d'un côté de grandes maisons de couleur claire et de l'autre de jardins /.../ partout de la glace transparente et bleutée. Et la lumière ici est d'un gris argenté. La ville où je suis arrivée se nomme Pétersbourg » (*Enfance*, p. 68-69). A Pétersbourg, Natasha habite avec sa mère et son mari Kolia. Déjà dans la présentation de cette ville, la mère et Kolia apparaissent : « J'entre dans une grande pièce claire où maman et Kolia m'embrassent » (*Enfance*, p. 68). Même la chambre où ils s'embrassent est présentée comme une pièce claire et à Pétersbourg c'est surtout la lumière et

les couleurs qui semblent très saillantes pour Natasha : « De l'autre côté de la Néva gelée, entre les palais aux colonnes blanches, aux façades peintes de délicates couleurs » (*Enfance*, p. 77). Il semble que Pétersbourg est plein de couleurs claires. La glace revient aussi plusieurs fois dans cette partie du roman. Ce n'est pas seulement la Néva gelée et la glace transparente et bleutée, mais aussi les « arbres givrés et des pelouses couvertes d'une couche de glace luisant dans cette lumière argentée » (*Enfance*, p. 69). On pourrait dire que l'hiver inspire des sentiments différents chez la narratrice. Cette couche de glace où tout est givré aurait pu donner à Natasha un sentiment froid ou peut-être même de dépression. Mais ce n'est pas le cas. Au contraire, elle décrit Pétersbourg comme un endroit où la lumière est argentée et les couleurs sont délicates. L'hiver semble être à l'avantage de cette ville.

La deuxième ville de la Russie de l'époque était Moscou – la capitale russe depuis 1918. Moscou fait aussi partie d'*Enfance*. Il s'agit d'une scène de Noël dans l'appartement du père de Natasha à Moscou : « Une vaste place enneigée, je sais que c'est une place de Moscou » (*Enfance*, p. 51). Comme à Pétersbourg, c'est l'hiver avec la neige et la glace qui représente cette ville. Le père de Natasha sort d'un magasin avec « de paquets enveloppés de papier blanc, entourés de rubans... J'aime le voir ainsi » (*Enfance*, p. 51). Le père est ici présenté comme un homme très aimable en train d'acheter des cadeaux de Noël. Cela suggère que Noël est important pour Natasha, car les images de Noël reviennent plusieurs fois. Nous avons déjà mentionné la maison de conte de Noël à Ivanovo, et à Moscou il y a aussi « un grand arbre de Noël [qui] occupe le centre de l'une des pièces » (*Enfance*, p. 52) dans l'appartement du père. Noël semble toujours être relié aux souvenirs gais et heureux.

L'hiver est aussi présent à Vilnius dans *La Promesse de l'aube* : « Il fait terriblement froid, à Wilno, où la neige montait lentement du sol, le long des murs sales et gris » (R. Gary, *La promesse de l'aube*, 2014 : 56). Il n'y a pas de lumière argentée ou des maisons de couleur claire à Vilnius, mais plutôt le froid et les murs gris et même sales : « Dehors, la neige donnait au monde une étrange épaisseur et une dimension de silence » (*La promesse de l'aube*, p. 57). Pendant l'hiver, Vilnius semble plutôt être une ville froide et morte aux yeux de Roman. En outre, Vilnius est présentée comme « Une petite ville perdue de l'Est européen » (*La promesse de l'aube*, p. 108) et « une petite ville /.../ où les photographies de presse n'existaient pas encore » (*La promesse de l'aube*, p. 70). Ces images témoignent d'un endroit démodé, froid et mort qui est loin des villes étincelantes comme Pétersbourg.

Il est clair que Roman et Natasha ont des sentiments différents par rapport à leurs villes natales. L'hiver de Vilnius donne à Roman un sentiment de froideur alors que Natasha est plutôt nostalgique par rapport à sa ville natale, et surtout sa maison natale. Pétersbourg et Moscou étaient des villes beaucoup plus grandes que Vilnius à l'époque, comme aujourd'hui, ce qui pourrait être une explication des sentiments différents. Si Roman avait grandi dans une ville russe un peu plus grande, il n'aurait peut-être pas eu le sentiment de vivre dans une ville démodée et morte.

2.2. La nostalgie

Monique Gosselin (1999 : 117-118) commente la nostalgie de Natasha par rapport aux séjours en Russie. Elle cite un passage où Natasha part de la Russie pour rejoindre le père en France : « Les isbas de bois, les troncs blancs des bouleaux, les sapins sous la neige » (*Enfance*, p. 107) sont les images de la Russie que Natasha apporte en France. Une isba est une petite maison qui est typique du nord de la Russie. La dernière image de la Russie est celle de la « petite gare entourée de neige scintillante où nous avons attendu dans une salle éclairée par de grandes baies » (*Enfance*, p. 109). En arrivant à Paris, la première image est celle de la gare du Nord. « Le quai gris sombre /.../ la grisaille jaunâtre, l'immense voûte vitrée, ont pour la première fois un air sinistre » (*Enfance*, p. 111). Selon Gosselin (1999 : 117-118), les descriptions de Natasha constituent une chute dans la grisaille morne, après avoir quitté les belles images de la Russie. La Russie semble être un pays plein de vastes espaces enneigés et de glace scintillante. En France il n'y a pas cette lumière qui rayonne si intensément en Russie : « Il n'y a plus dehors la lumière argentée, ni quelque part plus loin des vastes espaces de glace, de neige scintillante... mais une lumière un peu sale » (*Enfance*, p. 113). Ces fameux vastes espaces renvoient à Pétersbourg où la lumière était d'un gris argenté. Gosselin intitula ce chapitre dans son livre *La nostalgie de l'espace russe*, un titre qui résume très bien les sentiments de Natasha pour la Russie. Quand elle part de son pays natal pour la France l'image de la Russie devient encore plus claire.

Quand la mère de Véra, qui n'est pas la vraie grand-mère de Natasha, vient à Paris de la Russie, elle raconte des histoires de son enfance et Natasha sent qu'elle voit « revenir les vastes places enneigées, les façades à colonnes des palais peints de délicates couleurs /.../ les stalactites étincelantes » (*Enfance*, p. 230). Elle sent la nostalgie par rapport à son pays natal. La saison qui est le plus reliée à ce grand pays est bien sûr l'hiver. Les photos de la nature russe sont souvent des photos d'ours polaires, de loups et de montagnes neigeuses. Ces

images nostalgiques de Natasha indiquent que l'hiver a une grande importance pour elle et qu'elles lui inspirent des sentiments heureux. En revanche, il n'y a pas d'images de l'hiver en France dans *Enfance*.

La nostalgie de la Russie n'est pas très présente dans *La promesse de l'aube*. Au contraire : la dernière image de Vilnius serait « Nous quittâmes Wilno sans regret » (*La promesse de l'aube*, p. 146). Ces cinq mots expriment très bien les sentiments de Roman pour cette ville « petite » et « perdue » et le voyage pour la France n'est pas du tout nostalgique comme le voyage de Natasha. Il n'y a pas de belles images pour décrire la séparation de la ville natale. D'ailleurs, Roman et sa mère s'arrêtent pendant leur voyage pour la France à Varsovie pour y vivre pendant deux ans.

Il n'y a plus dans *La promesse de l'aube* des scènes d'adieux déchirants, sauf celle avec Aniela (*La promesse de l'aube*, p. 146), une amie de la famille, mais c'est la seule. Avant, Roman parla des copains d'école (*La promesse de l'aube*, p. 106-109), mais ils ne sont pas mentionnés dans la scène de départ. Cela peut indiquer que ses camarades n'avaient pas une grande importance pour lui pendant sa vie à Vilnius.

2.3. Alésia

Alésia est un quartier à Paris, qui s'appelle aussi Petit-Montrouge, dans le quatorzième arrondissement. C'est ici qu'une grande partie d'*Enfance* se déroule. Le centre du quartier est le carrefour Alésia avec l'église Saint Pierre de Montrouge, où Natasha va parfois (*Enfance*, p. 234) et la station du métro Alésia. La rue d'Alésia croise ce carrefour. Les rues Marguerin, du Loing et du Lunain sont des rues traversières de la rue d'Alésia. L'appartement du père et sa femme Véra est situé dans la rue Marguerin.

Sarraute écrit : « Les petites rues bordées de maisons tristes, rue du Loing, rue du Lunain, rue Marguerin /.../ à l'abri des façades sans vie, derrière les fenêtres noires, au fond des petites cages sombres des gens à peine vivants se déplacent prudemment » (*Enfance*, p. 123). Les descriptions tristes de ce quartier ne cessent pas ici. C'est comme si toutes les maisons et toutes les rues d'ici ont un air sinistre et morne : « Nous marchons côte à côte dans la grande avenue morne » (*Enfance*, p. 138). Ici, il n'est pas très clair de quelle avenue il s'agit ; cela pourrait être l'Avenue René Coty ou bien la rue d'Alésia. L'école de Natasha est située dans cette rue : « Cette école d'aspect rébarbatif de la rue d'Alésia. Ses murs de briques poussiéreuses étaient semblables à ceux de l'école [maternelle] de la rue Feuillantines, ils

étaient aussi mornes, aussi tristes » (*Enfance*, p. 162). En écoutant les histoires de la mère de Véra, Natasha a le sentiment que dans ces histoires « on ne peut être plus loin des petites rues d'ici, de ces maisons aux façades plates et grises, de nos tabliers noirs, de mon école, de ses classes, de sa cour » (*Enfance*, p. 230). Même l'école de ce quartier est morne et poussiéreuse, assez différente de l'école de Pétersbourg : « Une salle de classe très gaie, ornée de plantes vertes » (*Enfance*, p. 71). Ce pourrait être l'école qui contribue le plus aux sentiments de Natasha, parce que l'école de la rue d'Alésia revient plusieurs fois avec ses « escaliers de ciment, les salles de classes entourant une cour sans arbres, leurs hauts murs d'un beige souillé » (*Enfance*, p. 165). Il n'est pas étonnant qu'une cour sans arbres soit beaucoup plus triste qu'une salle ornée de plantes vertes. Mais quand même, il semble étrange que cette école serait la seule explication des sentiments de Natasha pour Alésia.

« Il est curieux que ces mêmes maisons, quand j'habitais rue Flatters [avec la mère], m'aient paru vivantes /.../ et elles conduisaient aux amusements, à l'insouciance des jardins du Luxembourg où l'air était lumineux » (*Enfance*, p. 113). La rue Flatters est située pas très loin du quartier d'Alésia, près du jardin du Luxembourg. Mais il est vrai que pendant qu'elle habitait Paris avec sa mère, tout paraissait aussi morne, mais jamais triste (*Enfance*, p. 25). C'est quand elle revient à Paris pour rejoindre son père que tout devient triste et mort. Est-ce le quartier d'Alésia qui a cet effet sur elle ? Il semble qu'elle-même soit surprise du fait que ces mêmes maisons paraissent autrefois vivantes et qu'elles conduisaient aux amusements. Apparemment elles ne le sont pas à ce moment-là. L'appartement du père et Véra semble également triste et sombre : « Le petit appartement triste et comme pas complètement habité de la rue Marguerin, /.../ un peu froid, compassé » (*Enfance*, p. 111). Alésia n'est pas seulement décrit comme un quartier compassé et triste, mais aussi comme mort et « sans vie » (*Enfance*, p. 123). C'est presque comme les descriptions de Roman de sa ville natale, Vilnius.

2.4. Le jardin lumineux

« Hors de ce jardin lumineux, éclatant et vibrant, tout est comme recouvert de grisaille, a un air plutôt morne » (*Enfance*, p. 25). Ce passage est situé juste au début du roman, quand Natasha se trouve au jardin du Luxembourg quand elle habite à Paris avec sa mère. Elle voit les bateaux dans le bassin et les enfants qui gambadent et sautent à la corde. Ce jardin semble avoir une importance particulière pour Natasha ; ce qui se trouve en dehors du jardin du Luxembourg est morne et gris. Quand elle reviendra à Paris pour rejoindre son père et Véra c'est le jardin du Luxembourg qu'elle aime revoir : « J'étais contente comme toujours de

revoir papa, le Luxembourg » (*Enfance*, p. 105). Et ce n'est pas seulement les séjours avec la mère au Luxembourg qui sont gaies, mais aussi ceux avec le père. Quand elle pense aux souvenirs heureux avec Véra, elle pense à la femme qu'elle était quand « elle était assise auprès de mon père et de moi au Luxembourg, devant les pelouses du jardin anglais » (*Enfance*, p. 247).

Habitant Alésia avec le père, il y a un autre parc où elle va souvent – le parc Montsouris, situé dans le quatorzième arrondissement, dans le quartier voisin du quartier Alésia : « Les petites rues compassées menaient au parc Montsouris. Son seul nom me semblait laid, la tristesse imbibait ses vastes pelouses encerclées de petits arceaux » (*Enfance*, p. 113). Selon Gosselin (1999 : 121), Natasha entend le gris de la souris dans le nom Montsouris.

En regardant des images du jardin du Luxembourg et du parc Montsouris, nous pouvons voir que le Jardin du Luxembourg est plein de fleurs et bien sûr dominé par le grand palais. Évidemment ces images sont d'aujourd'hui, mais Natasha écrit : « Les espaliers en fleurs le long du petit mur de briques roses, les arbres fleuris, la pelouse d'un vert étincelant jonchée de pâquerettes, de pétales blancs et roses » (*Enfance*, p. 66). Si nous regardons des images du parc Montsouris, nous voyons que ce parc est plutôt constitué de grandes pelouses et d'un grand nombre d'arbres. Mais, nous ne savons pas exactement comment ces jardins étaient à l'époque de Natasha.

Le parc Montsouris revient encore une fois : « Nous marchions dans un jardin morne, sur le sable d'une allée qui sinuait entre des pelouses... ce ne pouvait être que le parc Montsouris » (*Enfance*, p. 182). Puisque c'est un jardin triste, cela ne pouvait guère être que le parc Montsouris selon Natasha. Il faut noter aussi que les vastes pelouses du parc Montsouris n'ont pas du tout la même influence que les vastes places de la Russie. Il est un peu étrange que ces pelouses du parc Montsouris soient tristes, alors que les pelouses du jardin du Luxembourg sont plutôt « d'un vert étincelant » (*Enfance*, p. 66). Est-ce que ce sont les fleurs du jardin du Luxembourg qui font la différence pour Natasha ou simplement le fait que le parc Montsouris soit associé avec le quartier d'Alésia qu'elle trouve aussi très laid et triste ? En revenant au jardin du Luxembourg de la Russie, il est tout à fait possible que les images de l'époque avec la mère à Paris reviennent et c'est à cause de celles-ci qu'elle trouve ce jardin beaucoup mieux que le parc Montsouris. Si elle avait habité Alésia avec la mère et si elle avait fréquenté le parc Montsouris comme petite fille, ses sentiments autour de ce parc aurait peut-être été différents.

2.5. Le pays merveilleux

Roman arriva en France en 1928, à l'âge de treize ans, quand lui et sa mère s'installèrent à Nice : « J'ai toujours été moi-même un grand francophile /.../ j'ai été élevé ainsi » (*La promesse de l'aube*, p. 115). Pendant son enfance, sa mère parlait énormément de ce pays en le décrivant comme un pays idéal et merveilleux : « Ma mère me parlait de la France comme d'autres mères parlent de Blanche-Neige et du Chat Botté » (*La promesse de l'aube*, p. 57). Les images qu'a sa mère de la France sont celles d'un pays où tout le monde est libre, égal et qui a les plus grands écrivains et artistes. Roman et sa mère n'habitaient à Vilnius que de passage en attendant leur véritable pays – la France : « Nous étions alors installés provisoirement à Wilno, en Pologne, « de passage », ainsi que ma mère aimait à le souligner, en attendant d'aller nous fixer en France ». (*La promesse de l'aube*, p. 55). Il est dit « provisoirement » ; en fait Roman vécut à Vilnius douze années, mais pendant tout ce temps sa mère continue à souligner que c'est la France qui est son pays et c'est là où il deviendra quelqu'un. C'est une image que Roman semble partager avec sa mère ; il dit que « nous n'étions à Varsovie que de passage, mon pays m'attendait » (*La promesse de l'aube*, p. 161). C'est la France ici qui est son propre pays et pendant le séjour à Varsovie il souligne plusieurs fois qu'ils ne vont pas rester en Pologne, mais continuer leur voyage pour atteindre la France – son pays.

Cette image de la France comme un pays merveilleux avec un statut supérieur est une image qui demeure longtemps, jusqu'à la guerre quand il admet qu' « il m'apparut enfin que les Français n'étaient pas d'une race à part, qu'ils ne m'étaient pas supérieurs, qu'ils pouvaient, eux aussi, être bêtes et ridicules » (*La promesse de l'aube*, p. 288). C'est pendant la guerre qu'il commence à voir que les Français sont aussi un mélange des gens très différents.

On peut mentionner un autre aspect de l'amour pour un pays qui apparaît chez Gary. Si nous tombons amoureux d'une personne, toute autour d'elle semble devenir plus beau. Déjà au début de *La promesse de l'aube*, nous pouvons soupçonner chez Roman un certain amour pour les filles françaises. Il y a cette fille Mariette : « à cette époque, les regards éperdus que je lançais sous les jupes de Mariette » (*La promesse de l'aube*, p. 34). Un peu plus tard elle est décrite comme une « déesse méditerranéenne » (*La promesse de l'aube*, p. 41). Il est possible que cet amour affecte l'amour de Roman pour la France.

Nous ne trouvons nulle part chez Natasha l'image de la France comme un pays supérieur ou un pays merveilleux. Mais elle dit que « les larmes me montaient aux yeux comme à elle

[professeur Madame Bernard], quand elle nous parlait de la guerre de 70, du siège de Paris, de la perte de l'Alsace-Lorraine. *La Marseillaise* que nous chantions en chœur me soulevait » (*Enfance*, p. 243). D'ailleurs, *La Marseillaise* semble être un symbole important de la France : « Une autre partie importante de mon éducation française fut, naturellement, *La Marseillaise* » (*La promesse de l'aube*, p. 119).

Dans un passage juste à la fin du roman, Natasha semble peindre une image de la France gaie et enfantine : « Je dévale en courant, en me roulant dans l'herbe rase et drue parsemée de petites fleurs des montagnes jusqu'à Isère qui scintille au bas des prairies, entre les grands arbres » (*Enfance*, p. 275). Ce qui rend cette image un peu plus intéressante est le fait qu'elle se différencie des autres images du séjour en France. Il y a d'autres images de la nature française, par exemple à Meudon : « la maison est située dans un vaste parc sans pelouses, jonché d'aiguilles de pin, planté de grands arbres sombres » (*Enfance*, p. 117). Mais cette image est plutôt sinistre. Les grands arbres d'Isère ne sont pas sombres et c'est les montagnes d'Isère qui scintillent, justement comme la neige en Russie ou la Néva gelée. Le paysage d'Isère, dans les Alpes, est plutôt comme un paysage russe.

2.6. La paix illimitée

Une des premières images de la France de Roman est décrite très soigneusement : « J'ai gardé, de mon premier contact avec la France, le souvenir d'un porteur à la gare de Nice, avec sa longue blouse bleue, sa casquette, ses lanières de cuir et un teint prospère, fait de soleil » (*La promesse de l'aube*, p. 171). Le soleil serait évidemment un symbole pour Nice et la côte méditerranéenne. La mer est décrite plusieurs fois comme quelque chose de très exotique, ce qui n'est pas très étonnant étant donné que Vilnius et Varsovie sont des villes situées loin de la mer : « Mon premier contact avec la mer eut sur moi un effet bouleversant /.../ une paix illimitée, l'impression d'être rendu » (*La promesse de l'aube*, p. 140). Pour Roman c'est le soleil et la mer qui donnent cette paix illimitée, ce sont évidemment des symboles de l'été. Natasha est nostalgique des espaces enneigés et des stalactites de glace – tout à fait autre chose.

Pendant que Roman nous raconte les histoires de sa vie, il peint aussi une image d'une plage de Big Sur, une région de la côte californienne. Les toutes premières phrases du roman sont « C'est fini. La plage de Big Sur est vide, et je demeure couché sur le sable, à l'endroit même où je suis tombé » (*La promesse de l'aube*, p. 13). La plage de Big Sur fonctionne un peu

comme un récit encadrant des histoires de la vie de Roman et réapparaît plusieurs fois dans le roman.

Une des premières images que Roman nous donne de Nice est celle d'« une chèvre attachée à un arbre, un mimosa. Le mimosa était en fleurs, le ciel était très bleu, et le soleil faisait de son mieux » (*La promesse de l'aube*, p. 23). Le mimosa est aussi un symbole classique de la Côte d'Azur. Avec ses fleurs jaunâtres, il forme un beau contraste du ciel bleu et la mer. Le soleil qui rayonne, l'arbre de mimosa et le ciel bleu témoignent aussi des belles couleurs qui peuvent scintiller comme la Néva gelée. D'ailleurs, la ville de Nice n'est pas décrite très profondément, pas du tout comme Natasha décrit les villes où elle habite.

2.7. Les parents et la nationalité

Il est évident que la mère de Roman a une grande influence sur lui pour ce qui est de l'image de la France : « L'admiration naïve de ma mère pour la France continuait à être pour moi une source d'étonnement » (*La promesse de l'aube*, p. 204). Il dit qu'il est étonné de cette admiration, mais en même temps nous venons de voir que lui aussi se voit comme un grand francophile et qu'il a été élevé ainsi. Il parle d'un amour et d'une adoration chez la mère de ce pays merveilleux où ils viendraient un jour et où son fils deviendra quelqu'un. C'est comme s'il fallait être français pour vraiment être quelqu'un. Quand Roman commence à écrire, il essaye de trouver un pseudonyme pour remplacer son nom qui ne semble pas satisfaisant. Il faut un nom un peu plus « français » que Kacew, qui est évidemment un nom d'Europe de l'Est. Si nous analysons les sentiments de la mère de Roman un peu plus, nous pouvons voir que chez elle la nationalité est quelque chose qui fait partie de l'identité, et peut-être aussi chez Roman : « Elle allait s'adresser à des magasins français, dirigés par des vrais Français et non par des réfugiés douteux de l'Est » (*La promesse de l'aube*, p. 172).

Dans cette étude nous parlons surtout de la Russie et la de France, mais il ne faut pas oublier que Vilnius était aussi polonaise. De plus, Roman habitait à Varsovie, avant de rejoindre la France. Roman dit qu'il parle et écrit polonais couramment et aussi que « j'aime beaucoup la Pologne, comme tous les Français » (*La promesse de l'aube*, p. 148). Il faut noter qu'il dit « comme tous les Français », ce qui peut montrer qu'il se sent Français, et pas Polonais. La France est toujours décrite comme « mon pays », ce que nous venons de voir, mais même si son enfance est divisée entre, principalement, Vilnius et Nice, il est clair qu'il se voit comme un Français. Pour la mère c'est plus ou moins la même chose. En revanche, il y a un passage où elle lit l'histoire française et la bataille de Borodino. Quand cette bataille est décrite

comme une victoire française, la réaction de la mère est : « Ce n'est pas vrai. Borodino a été une grande victoire russe. Il ne faut pas exagérer » (*La promesse de l'aube*, p. 123). Roman dit que c'est la seule fois qu'il a vraiment vu l'âme russe de sa mère.

Pour Natasha il est encore plus clair qu'elle est divisée entre deux pays, deux langues et deux cultures. Un exemple serait quand elle répète les mots « soleil » en russe et en français en partant de la Russie pour la France (M. Gosselin, 1999 : 118). Elle a des images de son père aussi bien en France qu'en Russie et pour la mère c'est la même situation. Il y a les images de la mère dans le train quand elles partent vers la France et aussi, par exemple, les images avec la mère et Kolia à Pétersbourg. Rappelons-nous l'image du père qui achète des cadeaux de Noël à Moscou. Le père à Paris semble être un père absent qui n'a pas beaucoup de contact avec sa fille. Véra s'occupe d'elle et le père ne semble pas manquer à Natasha non plus : « Je le voyais très peu /.../ je préférais aller dans ma chambre » (*Enfance*, p. 114-115). La mère de Natasha devient aussi très absente ; elles s'écrivent des lettres, mais elles ne se voient pas et peu à peu Natasha s'éloigne de sa mère. On a l'impression qu'elle devient très seule quand elle habite à Paris, de plus en plus séparée de sa famille, peut-être aussi volontairement : « C'est apaisant, c'est rassurant d'être là toute seule enfermée dans ma chambre... personne ne viendra me déranger » (*Enfance*, p. 134).

Elle écrit qu'en allant à l'église russe de Paris avec sa grand-mère, elle peut retrouver la Russie : « Je retrouve la chaleur, la lumière d'innombrables cierges, les icônes dans leur châsse comme une dentelle d'argent ou d'or éclairées » (*Enfance*, p. 235). Les icônes – un grand symbole de l'église orthodoxe, et les innombrables cierges peuvent renvoyer à Pétersbourg où « la nuit d'innombrables bougies brûlent dans les chandeliers, les candélabres, les lustres de glace » (*Enfance*, p. 78). Et c'est aussi « la chaleur » qu'elle retrouve. Mais si la nostalgie russe de Natasha est située autour des stalactites de glace et des vastes espaces enneigés, comment est-il possible que ce soit la chaleur qu'elle retrouve ? Elle continue par « Une exaltation très douce et calme que j'avais déjà ressentie... était-ce à Pétersbourg ou encore avant, à Ivanovo » (*Enfance*, p. 235). Cela pourrait être les souvenirs d'enfance qui reviennent dans cette église et qui donnent ce sentiment de chaleur. Est-ce la situation familiale qui est derrière ses sentiments, la chaleur que le père a montré en Russie contre la froideur à Paris ? Gosselin écrit que le père prend presque la place de la mère dans les premiers souvenirs de Natasha (M. Gosselin, 1999 : 124). Mais après, quand ils habitent Alésia, le père est plutôt absent et pas comme il était avant : « Je voudrais me jeter dans ses

bras, me serrer contre lui, mais je n'ose pas... Ici il n'est plus comme autrefois... il est distant, fermé » (*Enfance*, p. 154).

Si nous suivons ce fil un peu plus loin, nous pouvons dire que c'est la situation familiale qui révèle les sentiments de Natasha envers Paris. Nous avons déjà constaté que l'image de Natasha du parc Montsouris aurait pu être différente si elle avait fréquenté ce jardin comme petit enfant avec sa mère. Est-ce la même chose avec d'autres endroits à Paris ? Il y a un passage où Natasha raconte l'histoire d'une amie qui s'appelle Lucienne. Les parents de Lucienne ont un café, le café Panhard, près du parc Montsouris. Nous avons essayé de trouver des informations sur ce café, s'il existe encore aujourd'hui, s'il en existe quelques images ou autres descriptions, mais sans rien trouver. De toute façon, Natasha le décrit : « j'aime ce café très clair, bien astiqué, les parents de Lucienne ont l'air jeune et gentil ». (*Enfance*, p. 177). Ce café est pour elle relié à des souvenirs gais, malgré sa position près du parc Montsouris. Est-ce à cause des parents de Lucienne ? Ses parents sont décrits comme très gentils, ils rient souvent et ils plaisantent, et ils ont l'air jeune. D'ailleurs, le père de Natasha est beaucoup plus âgé que Véra qui a aussi parfois l'air jeune et animé (*Enfance*, p. 163). Il est possible que Natasha soit lassée du vieux père et qu'elle voit chez les parents de Lucienne la jeunesse et aussi la gentillesse qui ont peut-être manqué à la maison. C'est aussi possible qu'elle voit la famille de Lucienne comme « une vraie famille heureuse ». Si c'est le cas, cela pourrait expliquer pourquoi elle aime leur café.

Dans *La promesse de l'aube* Roman a seulement un parent – la mère, qui est présente en Russie comme en France. Il est clair que la relation entre Roman et sa mère est très forte, et qu'ils sont très proches. Quand il part, même seulement pour quelques jours, les adieux sont déchirants. Il y a un passage qui se déroule à Varsovie quand un camarade d'école appelle la mère de Roman une « cocotte » (*La promesse de l'aube*, p. 163). Roman tourne simplement le dos en pleurant. Quand il revient à la maison sa mère ne le console pas, mais elle dit que « la prochaine fois que ça t'arrive, qu'on insulte ta mère devant toi, la prochaine fois, je veux qu'on te ramène à la maison sur des brancards. Tu comprends ? /.../ Sans ça, ce n'est pas la peine de partir... Ce n'est pas la peine d'aller là-bas [en France] » (*La promesse de l'aube*, p. 166). Apparemment, la mère n'a pas apprécié qu'il a simplement tourné le dos après l'insulte. Cela semble indiquer qu'il faut défendre sa famille par tous les moyens. C'est une question de dignité ou de fierté.

Natasha vécut une vie divisée entre ses deux pays pendant toute sa vie. Elle était née à Ivanovo, mais les premières images du roman viennent de la France, de Paris. Elle fait des allers et retours entre la Russie et la France. Pour Roman la situation est différente. Il est né à Vilnius où il habita jusqu'au voyage, à Varsovie premièrement, puis en France. Il ne fait pas d'allers et retours entre les deux pays. Mais, pendant toute son enfance à Vilnius, il semble justement attendre le voyage en France où il vivra : « Il m'arrive d'*attendre* la France, ce pays intéressant, dont j'ai tellement entendu parler » (*La promesse de l'aube*, p. 49). Même si Roman entendit parler de la France pendant toute son enfance, il est plus comme un immigré en France que Natasha. Ceci constitue une grande différence entre les deux. Natasha est plus ou moins née avec la bi-nationalité et le bilinguisme, cela est indiqué par exemple dans ce passage : « je m'amuse à scander sur le bruit des roues toujours les mêmes deux mots /.../ le mot français *soleil* et le même mot russe *solntze* ou le *l* se prononce à peine » (*Enfance*, p. 107). Elle n'est pas allée volontairement en France, mais laissée la Russie qu'elle décrit comme un pays très beau, pour un pays et une ville où tout pour elle semble morne. Roman atteint la France, « ce pays merveilleux », mais Natasha est plus ou moins forcée d'y vivre. Cela pourrait aussi expliquer le fait que les mémoires de Natasha de son séjour à Paris avec sa mère se distinguent des sentiments pour cette ville quand elle habite Alésia. Pendant le séjour avec le père à Paris, elle sait qu'elle n'ira pas en Russie comme d'habitude pour revoir la Néva gelée ou les stalactites de glace, mais elle est enfermée dans la grisaille de ce quartier.

En ce qui concerne la religion de Natasha et sa famille, nous vîmes qu'elle va à l'église d'Alésia (*Enfance*, p. 234) et aussi avec sa grand-mère à l'église orthodoxe de Paris (*Enfance*, p. 235). Nathalie Sarraute était juive, mais Natasha n'est pas présentée comme juive dans *Enfance*. Par contre, il existe un passage juste après les scènes dans l'église d'Alésia et l'église russe qui soulève exactement cette question : « C'est étrange qu'à cet âge-là jamais ne te venait l'idée que ces religions n'étaient pas celles de tes ancêtres » (*Enfance*, p. 235). A la page suivante, elle mentionne aussi « qu'il [le père] était juif » (*Enfance*, p. 236). Quant à la mère il n'est pas tout à fait clair qu'elle aussi était juive, mais c'est quand même indiqué : « ma mère ne voulait pas le savoir... je crois qu'elle n'y pensait jamais [à sa religion] » (*Enfance*, p. 235). Rappelons aussi que la « grand-mère » est la mère de Véra et par conséquent pas sa « vraie » grand-mère. La religion de Véra n'est pas mentionnée, mais une grande partie de la population russe était des chrétiens orthodoxes, comme aujourd'hui. Natasha ajoute aussi que « je ne sais pas si grand-mère était vraiment croyante, je crois qu'elle allait à l'église les jours de fête pour prendre part à des rites qu'elle aimait » (*Enfance*, p. 235).

Il semble que la religion n'a pas une grande importance pour Natasha ou sa famille, et que les visites à l'église orthodoxe sont plutôt pour « retrouver la chaleur » et pour retrouver la Russie.

Pour Roman de *La promesse de l'aube*, la religion ne semble pas avoir une grande importance non plus. Il n'est pas mentionné qu'il va dans quelque église ou synagogue. L'écrivain du roman, Romain Gary était d'origine juive ashkénaze. Ses deux parents étaient juifs. Ce qui n'est pas non plus mentionné dans *La promesse de l'aube*, est le fait que Vilnius, Kaunas et la Lituanie de l'Est étaient à cette époque peuplées majoritairement par des juifs (A. Ghose, 2009 : 214).

Les droits des juifs dans l'Union soviétique étaient pourtant mieux que dans beaucoup d'autres pays européens. Ce qui est montré par exemple par la création de l'oblast autonome juif en Extrême-Orient de l'Union soviétique, juste à la frontière chinoise, en 1934. Aussi la France était un pays où les droits des juifs étaient parmi les meilleurs. Nous ne pouvons pas trouver un commentaire de cela dans *La promesse de l'aube*, mais les sentiments de la mère de Roman pour la France comme un pays égal et libre pourraient être reliés à ce fait.

Il faudrait aussi tenir compte de l'époque, évidemment. *Enfance* se déroule juste au début du XXème siècle et finit en 1914, juste avant la première guerre mondiale. Roman est né en 1914 et *La promesse de l'aube* se déroule après la guerre, surtout pendant les années 1920. Il est évident qu'il existait des différences entre la France et la Russie avant et après la guerre. La Russie était un pays instable après la révolution russe en 1917 et pendant la guerre civile qui suivit, ce que montre, par exemple, le statut de Vilnius, dont nous parlons dans l'introduction, qui était un peu fluctuant pendant cette période.

2.8. Le roman autobiographique

« Récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité »

(P. Lejeune. *Le pacte autobiographique*. 1975 : 14)

Voilà la définition de l'autobiographie formulée par Philippe Lejeune, spécialiste de l'autobiographie. Selon lui, il faut qu'un livre remplisse quatre conditions pour être catégorisé comme autobiographie :

- Forme du langage – récit, en prose

- Sujet traité – vie individuelle
- Situation de l’auteur – identité de l’auteur et du narrateur
- Position du narrateur – identité du narrateur et du personnage principal, perspective rétrospective du récit (P. Lejeune. 1975 : 14)

Enfance par Nathalie Sarraute est une autobiographie dans le sens de la définition de Lejeune. Elle parle de sa propre vie, elle est le personnage principal du roman et il y a une identité entre le narrateur et l’écrivain. Evidemment, l’auteur du roman est Nathalie Sarraute et le personnage principal s’appelle Natasha. Mais parfois elle s’appelle aussi Nathalie, la version française du nom, dans le roman. Les exemples sont rares, mais il y en a, par exemple à la page 163 « Nathalie Tcherniak ». Le nom est un témoignage de la bi-nationalité de cette fille et il est clair que l’écrivain et la narratrice sont la même personne. Le nom « Sarraute » est en fait le nom qu’elle a eu à son mariage avec Raymond Sarraute. Le nom de Roman dans *La promesse de l’aube* fait que nous nous posons la question de savoir s’il y a une identité commune entre le personnage principal et l’auteur ? Ce qui distingue un roman personnel d’une autobiographie est justement la situation de l’auteur (P. Lejeune. 1975 : 14). Lejeune continue par constater que’il n’existe aucune gradation, et « tout doute entraîne une conclusion négative » (P. Lejeune. 1975 : 14).

Lejeune affirme aussi que « toute l’énonciation est prise en charge par une personne qui a coutume de placer son *nom* sur la couverture du livre /.../ C’est dans ce nom que se résume toute l’existence de ce qu’on appelle *l’auteur* /.../ renvoyant à une personne réelle » (P. Lejeune. 1975 : 22-23). Il faut donc une identité commune entre ce nom et le personnage principal. Nous constatons que les noms Roman et Romain sont un témoignage de binationalité et du lien entre les deux. Mais il est possible que le nom ici pose un problème. Selon Lejeune, il faut que l’existence de cette « personne réelle » soit hors de doute, attestée par l’état civil. Il est difficile de dire si l’identité commune entre Roman et Romain Gary existe ou pas. Romain Gary arriva en France à l’âge de quatorze ans, en août 1928. Dans *La promesse de l’aube*, Roman dit pendant le séjour en France que « j’avais treize ans et demi » (*La promesse de l’aube*). Il est clair que ce passage se déroule en France, parce-qu’il s’agit de la femme de ménage Mariette. Il est étrange que Roman a seulement treize ans, si Romain Gary arriva en France à l’âge de quatorze ans.

Dans l’introduction, nous avons parlé du pseudonyme de Romain Gary, Emile Ajar. Le fils d’un cousin de Gary prit le rôle d’Emile Ajar, avant que Gary dévoile la vérité dans un roman

appellé *Vie et mort d'Emile Ajar* (1980). L'affaire Emile Ajar était compliquée, comme beaucoup de choses dans la vie de Romain Gary. Il donna aussi différentes versions de son nom et de sa ville de naissance. Il nous laissa avec toutes ces questions et nous ne pouvons pas vraiment trouver de réponses, surtout pas en ce qui concerne la différence entre Romain et Roman. Philippe Lejeune affirma donc que tout doute entraîne une conclusion négative, et à cause de cela c'est difficile de dire que *La promesse de l'aube* serait une autobiographie.

Mais si *La promesse de l'aube* n'est pas une autobiographie, mais plutôt un roman autobiographique ou un roman fortement inspiré par la vie de l'auteur, est-ce que nous pouvons quand même motiver notre choix des textes ? Ce sont deux romans plus ou moins basés sur les vies des écrivains qui montrent surtout les enfances divisées entre la Russie et la France. Et si c'est seulement *Enfance* qui est une « vraie » autobiographie selon Lejeune, ce sont quand même deux récits autobiographiques. Et encore une fois, il faut noter que nous mettons l'accent sur les personnages des deux romans – Natasha et Roman, et non sur les auteurs – Sarraute et Gary.

3. Conclusion

Nous apercevons qu'il y a des grandes différences entre les sentiments de Natasha et Roman pour la Russie et leurs villes natales. Pour Natasha l'hiver avec la glace, la neige et peut-être surtout Noël sont liés à des souvenirs gais. Puisqu'il n'y a pas des scènes d'hiver avec des grandes masses de neige ou des fleuves gelés à Paris, ces souvenirs sont liés à la Russie ; la maison de conte Noël à Ivanovo, les délicates couleurs à Pétersbourg et le père qui achète des cadeaux de Noël à Moscou. Pour Roman, l'hiver russe est au contraire lié aux murs sales et gris de Vilnius. Roman ne partage pas les images nostalgiques de Natasha pour la Russie avec ses grands espaces enneigés et les arbres sous la neige.

Quand Natasha vient à Paris, elle semble recevoir les mêmes sentiments pour cette ville que Roman pour Vilnius. Elle habite le quartier d'Alésia qu'elle décrit avec ses murs sales et gris et ses maisons tristes. Aussi le jardin où elle va pendant cette époque est morne. C'est le parc Montsouris dont le seul nom semble laid selon elle. Assez différent du jardin du Luxembourg qui est décrit comme un jardin lumineux et vibrant avec ses petits bateaux et les enfant qui gambadent.

Nous voyons que quand Natasha est nostalgique des images de l'hiver en Russie, Roman semble plutôt avoir un amour pour l'été à Nice. Le soleil, la mer et la plage sont des éléments

importants pour lui ; de la plage de Big Sur jusqu'aux mimosas de Côte d'Azur. Il est aussi clair que pour Roman, et surtout pour sa mère, c'est la France qui est leur pays – ce pays merveilleux et libre. Sa mère lui parlait énormément de la France comme un pays avec un statut supérieur. Natasha ne semble pas avoir le même amour pour la France. La seule fois où la nature française est décrite comme quelque chose de beau dans *Enfance* est quand elle peint l'image du paysage d'Isère. En somme, les saisons et le temps semblent être un facteur important pour les deux.

Quand Natasha est plus ou moins forcée de vivre en France avec son père, Roman est comme un réfugié qui atteint la France, ce pays merveilleux. Nous ne savons pas si Natasha aurait eu les mêmes sentiments pour la France si elle avait eu une enfance semblable à celle de Roman. Natasha est plus habituée à vivre séparée entre deux pays, parce qu'elle fait des allers et retours entre la Russie et la France. Et quand elle reste à Paris pour un séjour plus long, la Russie semble lui manquer beaucoup. Pour Roman ce n'est pas la même situation, quand il arrive à Nice, il n'y a aucune scène nostalgique de la Russie. Une nostalgie qui est si forte chez Natasha.

Le rôle des parents est quelque-chose qu'on aurait pu étudier plus en détail. Et peut-être il existe des autres romans des écrivains russes et français qui abordent les mêmes questions. Mais cela reste comme un projet pour les chercheurs de l'avenir.

4. Bibliographie

Gary, R. 2014. *La promesse de l'aube*. Malesherbes : Gallimard.

Sarraute, N. 2013. *Enfance*. Barcelone : Gallimard.

Ghose, A. *et al.* 2009. *Estland, Lettland & Litauen – första klass reseguider*. Londres : Dorling Kindersley.

Gosselin, M. 1999. *Enfance de Nathalie Sarraute – Foliothèque*. Saint Amand : Gallimard.

Lejeune, P. 1975. *Le pacte autobiographie*. Paris : Seuil.